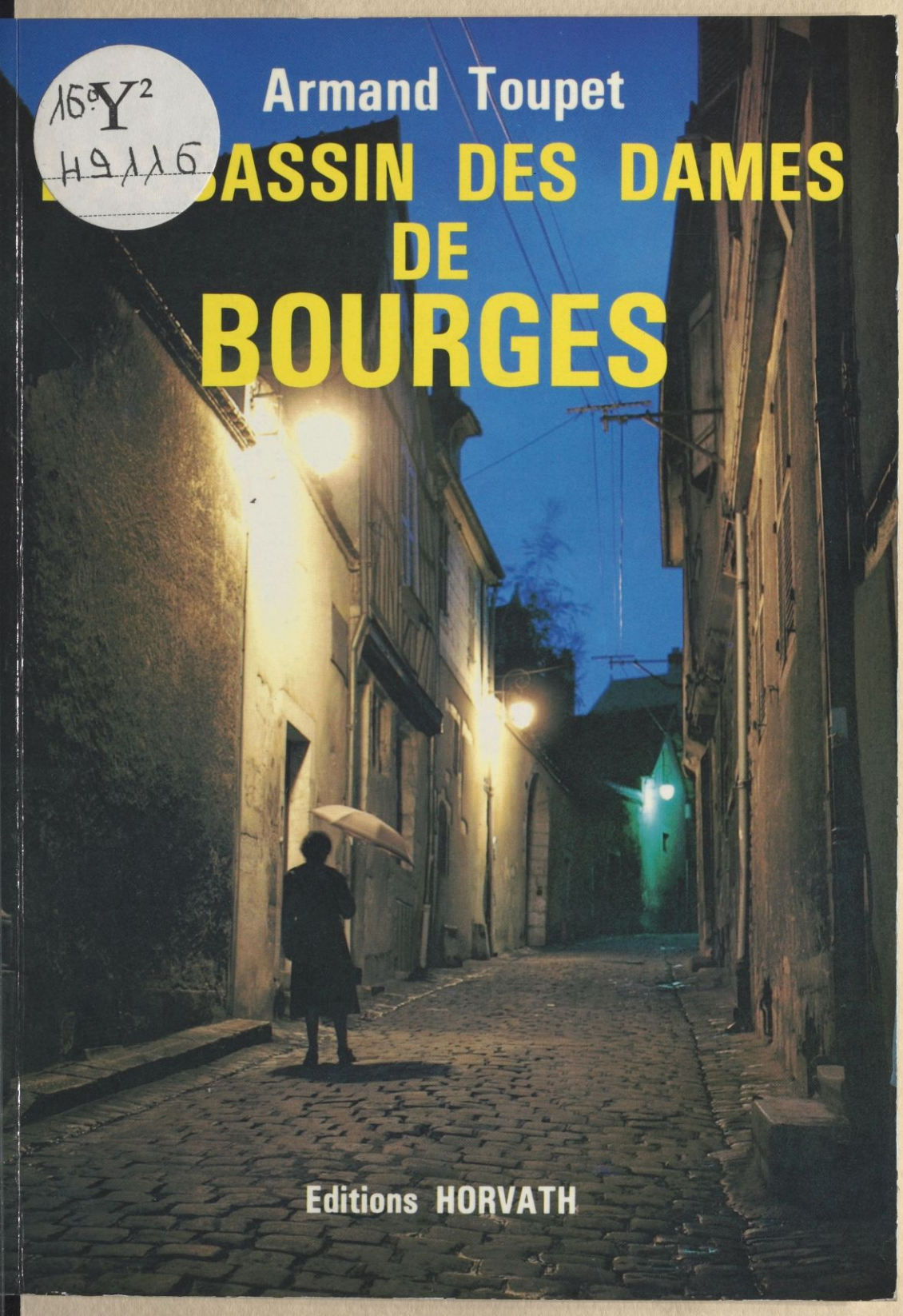
16°Y²
H9116

Armand Toupet

LE BASSIN DES DAMES DE BOURGES



Editions HORVATH

83
25.26

ARMAND TOUPET

L'ASSASSIN DES DAMES DE BOURGES

16°Y2
49116

ÉDITIONS HORVATH

DL-05-02-1985-02657



© Editions HORVATH
Bd. Ch. de Gaulle
42120 LE COTEAU
I.S.B.N. 2-7171-0351.1

CHAPITRE I

— Quel temps fait-il ?

— Brumeux et frais, mais avec le soleil, ça va s'arranger.

Presque tous les jours, il posait la même question. Sa femme se levait la première et, dès qu'elle était debout, elle ouvrait les fenêtres et repoussait les volets. Lui, la laissait faire et s'inquiétait du temps. Depuis qu'il était en retraite des Etablissements militaires où il avait passer quarante années de sa vie à fabriquer des chars et des canons, le temps réglait la vie de Lucien Sauvestre. S'il faisait mauvais, il demeurait chez lui à bricoler dans le sous-sol de son petit pavillon qu'il aménageait méticuleusement. Avec maniaquerie, disait sa femme. En fait, il ne pouvait rien faire, même planter un clou, sans se servir d'un mètre ou d'une équerre. Déformation professionnelle sans doute puisqu'il était, de son métier, ajusteur de précision.

Lorsqu'il faisait beau, il allait au « *marais* », comme on a l'habitude de dire au chef-lieu berrichon. Tous ceux qui connaissent l'ancienne capitale de la Gaule, l'ex-Avaricum, vous diront qu'elle a été construite dans une cuvette et que les deux rivières principales qui la traversent, l'Auron et l'Yèvre, sont bordées de véritables marais qui sont devenus, pour les Berruyers amateurs, de magnifiques jardins. Bien sûr, il y a l'inconvénient des crues subites et imprévues qui détruisent parfois le labeur des hommes mais les légumes et les arbres fruitiers y poussent bien. Pour beaucoup de gens, surtout pour les retraités, le « *marais* » est devenu une véritable passion.

— Le café est prêt, tu peux venir.

Lucien Sauvestre donna un dernier coup de rasoir sur son visage puis le frotta énergiquement à l'eau de Cologne, dernier cadeau de son épouse pour son anniversaire.

— J'arrive, dit-il.

Lorsqu'il eut avalé son café, il enfila ses chaussures, les attacha soigneusement, se coiffa d'une casquette à la visière élimée tant elle avait servi, mais qu'il affectionnait particulièrement, et se dirigea vers la porte. Une fois sur le seuil, il leva la tête vers le ciel, huma l'air comme le ferait un chien de chasse et déclara solennellement :

— Je vais au marais.

— Tu crois ?

Janine, sa femme, en riait et le blaguait à ce sujet. Mais, sans son marais, comment passerait-il son temps ? Ne serait-il pas tenté, comme beaucoup d'autres, d'aller au café pour jouer aux cartes avec des copains ? Elle préférait, de loin, le voir s'occuper de ses choux et de ses salades. Et puis, il récoltait toujours de bons légumes qui avaient l'avantage de pousser naturellement, sans ces produits chimiques qui empoisonnent les gens à petits feux comme chacun sait.

— Surtout, te fatigue pas trop, t'as plus vingt ans.

— Hélas !

Il habitait au sud de Bourges, rue de l'Observatoire. Un nom qui lui avait été donné parce qu'il existait auparavant l'observatoire de l'abbé Moreux dont la passion était l'examen du ciel. Il l'avait bien connu, lui, Lucien, du temps de sa jeunesse. Un grand savant et un très brave homme. Chaque jour, dans la « *Dépêche du Berry* », il donnait les prévisions météorologiques.

La rue descendait rapidement vers la rivière l'Auron. Le brave homme y arriva en peu de temps. Le chemin était bon, goudronné, avec des trottoirs bien entretenus, des caniveaux de ciment. Ah, ça avait beaucoup changé ! Quand il était gamin, c'était une rue empierrée, poussiéreuse l'été et boueuse l'hiver avec, de chaque côté, de véritables ornières où les eaux de pluie s'engouffraient en les creusant davantage à chaque averse. Pour arriver à la rivière, fallait traverser la cimenterie Brochard où le four à chaux crachait une fumée blanche qui retombait sur les toits et les arbres des alentours. Ce n'était peut-être pas très sain mais, pour les gosses, avouez que c'était une curiosité. Et puis le patron, un brave homme, n'était pas chiche de vous faire visiter.

Quand on avait traversé la cimenterie, on arrivait directement à la

rivière par un chemin en pente qui avait dû être un très ancien abreuvoir. Il y avait même encore un fermier de la rue de Lazenay qui y menait boire ses vaches.

L'eau était claire, belle. Les femmes y lavaient leur linge et c'était plaisir de les entendre bavarder tandis qu'elles soulignaient leurs propos à grands coups de battoir. Les gamins, dont il faisait partie, y pêchaient. On peut dire qu'il en avait pris des vairons, des ablettes et des goujons. Même parfois des *« coursilles »* qui, dans le courant, filaient comme des flèches d'argent. Une fois, sous le pont du boulevard, qu'on appelait le pont Saint-Outrille, il avait attrapé un brocheton d'une trentaine de centimètres. Il avait dû se mettre à l'eau pour le sortir. Il y avait de cela plus de quarante ans et il s'en souvenait comme si c'était hier.

Il arrivait justement au pont. En passant dessus, il regarda *« sa »* rivière. Elle était méconnaissable. Les hommes, et plus spécialement les techniciens de l'hydraulique, les amateurs de ligne droite, de canaux, les destructeurs de la nature l'avaient complètement détruite. Pas question d'y aller à la *« trousse-culotte »* pour y pêcher des ablettes. Quelle tristesse ! Heureusement qu'il avait ses souvenirs.

Il tourna à gauche et emprunta le chemin goudronné qui conduisait à la piscine Robinson. Jadis, il s'agissait seulement d'une guinguette où l'on dansait au son d'un accordéon ou bien d'un piano mécanique. Parfois, il y avait aussi un orchestre au complet. L'été, de nombreux Berruyers s'y donnaient rendez-vous. On buvait sous les ombrages de la bière et de la limonade. Les jeunes dansaient sur le parquet et les gamins se poursuivaient sur le gravier ou bien allaient regarder le grand bassin où évoluaient de nombreux poissons.

Il passa devant l'entrée de la piscine et continua plus avant. Le chemin se rétrécissait et devenait maintenant moins bien entretenu. Il avait presque gardé son aspect d'antan. A gauche, la rivière avec ses vieux saules, à droite, les jardins.

Le sien était un des plus loins, presque au bout, ce qui lui permettait d'avoir un environnement plus sauvage. Il y avait encore, çà et là, quelques grands roseaux qui poussaient mais ils étaient rares. Lorsqu'ils étaient prêts à fleurir, sa mère les cueillait pour en faire des balais. On les mettait sécher, la tête en bas, dans la baraque en bois que son père

avait construite. C'est que le marais, depuis longtemps, on l'héritait de père en fils. Le vieux poirier de Duchesse qui donnait des fruits si savoureux, c'était son grand-père qui l'avait planté.

Lucien Sauvestre avait beaucoup marché tout en se rappelant ses souvenirs. Il arrivait maintenant à la porte de son jardin.

Il cherchait dans sa poche la clé de son cadenas lorsqu'il eut l'impression, qu'à une vingtaine de mètres, au beau milieu des orties, se trouvait une forme allongée qui n'y était pas la veille. Intrigué, il se dirigea vers elle.

Au fur et à mesure qu'il avançait, son cœur s'affolait dans sa poitrine. Cela s'affirmait de plus en plus : il s'agissait d'un corps humain. Pour être plus précis, c'était celui d'une femme. Elle était couchée sur le dos et ses yeux grands ouverts regardaient fixement le ciel. La rosée avait recouvert son visage et ses vêtements, preuve qu'elle était là depuis plusieurs heures. Elle avait certainement été déposée au cours de la nuit. Son âge devait être dans la soixantaine, à peu près le sien, à lui, Sauvestre. Sa mise dénotait une certaine élégance. Sobre mais bien. A l'annulaire, elle avait une alliance. A l'autre main, une belle chevalière en or. A son poignet, une montre de valeur. Aucune trace de sang sur son visage ni sur ses vêtements.

Après être demeuré un instant pétrifié à regarder la morte, il se dit qu'il ne devait pas rester là, planté comme un piquet à ne rien faire. Il fallait agir, aviser la police.

Il regarda autour de lui pour voir s'il n'y avait pas un voisin de jardin. A deux, on sait mieux prendre des décisions. Mais il était tout juste sept heures et les autres jardiniers n'étaient pas matinaux. Lui, il aimait bien respirer l'air frais, surtout en juin, avant que le soleil soit trop élevé.

La meilleure solution était de remonter le chemin, de courir jusqu'à la piscine. Y avait sûrement un téléphone. Courir, c'était une façon de parler car, avec ses soixante-deux ans, fallait pas trop lui en demander. Surtout que son cœur cognait déjà assez fortement comme ça. Il n'avait pas tellement l'habitude de découvrir un crime. Car c'était bien d'un crime qu'il s'agissait. Là-dessus, il n'y avait pas de doute. Heureusement que Janine, sa femme, était restée à la maison. Elle qui est si émotive. Sûrement que ça lui aurait fait un choc.

Si c'était pas malheureux de s'attaquer ainsi à une pauvre vieille !

Tiens, ça lui faisait tout drôle de dire ces mots : une pauvre vieille. Lui aussi était devenu maintenant : un pauvre vieux. C'est comme ça que les gens diraient si on le découvrait un jour allongé dans les orties. Incroyable comme le temps passe. Pourtant, tout ce qu'il évoquait tout à l'heure, il lui semblait que c'était hier. La morte, avec ses cheveux blancs, son visage ridé, avait été jeune comme tout le monde. Peut-être même qu'il l'avait rencontrée un jour dans le quartier. Ou qu'ils avaient dansé ensemble à Robinson. En y réfléchissant bien, c'était pas bête ce qu'il venait de penser. Il était presque certain de l'avoir connue. Elle avait un visage qui lui rappelait quelqu'un. Mais allez donc savoir, on change tellement en vieillissant.

Ah ! il était enfin arrivé à la piscine. Il avait marché vite et était tout essoufflé. A cette heure-ci, il n'y avait pas encore de baigneurs mais ce serait le Diable s'il ne trouvait pas le gardien. La porte était entrouverte. Il la poussa et pénétra à l'intérieur. Ses pas crissèrent sur le gravier. Apparemment, l'endroit était désert. Il appela.

— Hé ho ! Y a quelqu'un ?

Personne ne lui répondit. Il avança un peu plus et obliqua sur sa gauche vers les bâtiments.

— Hé ho ! Hé ho !

Un homme enfin sortit de ce qui devait être des vestiaires. Il était en bleu de chauffe et tenait un tuyau d'arrosage à la main. Il n'avait pas l'air très content qu'on le dérange.

— Vous désirez quelque chose ?

— Vous avez le téléphone ?

— Oui, pourquoi ?

Lucien Sauvestre s'approcha de lui.

— Je viens de découvrir un cadavre dans les orties près de l'entrée de mon jardin.

— Un cadavre ? Sans blague !

— Oui, celui d'une femme dans la soixantaine. Voulez-vous prévenir la police ?

— Bien sûr.

— Moi, je retourne là-bas. Des fois qu'il y aurait des chiens qui traîneraient.

— Je téléphone et je vous rejoins.

— D'accord, c'est tout au bout du chemin.

Les policiers ne musardèrent pas en route. Il était tout juste de retour auprès de la morte et le gardien de la piscine venait de poser son vélo contre le grillage du jardin lorsqu'il arrivèrent. Ils étaient deux : un gardien de la paix en uniforme et un autre assez jeune en civil.

Ils descendirent de voiture et allèrent immédiatement jeter un coup d'œil au cadavre allongé dans les orties dont les yeux continuaient de fixer le ciel comme pour lui demander : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que je fais ici au lieu d'être tranquillement chez moi ?

— Pas de problème, dit le gardien de la paix, elle est bien morte.

L'homme en civil s'approcha de Lucien Sauvestre et de son compagnon. Il leur tendit la main.

— Je suis l'inspecteur de police Jacques Mouchin dit-il, lequel de vous a téléphoné ?

— C'est moi, répondit le gardien en bleu de chauffe, mais c'est monsieur qui a découvert le corps et qui est venu me demander de vous appeler. Mon nom est Pierre Ledru. Je m'occupe de la piscine.

— Moi, c'est Lucien Sauvestre, dit ce dernier en serrant la main de l'inspecteur. J'arrivais à mon jardin qui est là, tout à côté quand j'ai vaguement aperçu quelque chose d'insolite dans les orties. Je me suis approché et j'ai vu qu'il s'agissait d'un cadavre. Je n'en suis pas encore revenu.

— Bien Messieurs, je vous remercie. Vous n'avez pas touché au corps ?

— Non.

— Pas le moins du monde.

— Ne vous en allez pas que je puisse prendre des notes tout à l'heure. Maintenant, faut que j'appelle le commissariat.

Il retourna vers sa voiture et décrocha le radio-téléphone. Une voix nasillarde se fit entendre.

— Commissariat central, je vous écoute.

— Lepicot ?

— Oui.

— Ici Mouchin. Le coup de téléphone de tout à l'heure, c'est bien exact, il s'agit réellement d'un cadavre. Une femme, dans la soixantaine. Sûrement un crime. Tu fais le nécessaire ?

— Affirmatif. Tu prends les premiers renseignements.

— D'accord.

L'inspecteur raccrocha le téléphone et revint vers les deux hommes qui l'attendaient. Il chercha dans sa poche et en sortit un calepin ainsi qu'un crayon. Il leur fit répéter leur nom et leur demanda leur adresse.

— C'est pour mon rapport, dit-il. La routine, vous savez ce que sait, surtout dans la police. Vous pouvez pas vous imaginer ce qu'il en faut de la paperasse.

Tandis qu'il remplissait son carnet d'une écriture fine et coulée, Lucien Sauvestre se prit à l'observer. Il avait dans les trente à trente-cinq ans, plutôt petit et mince. Ses cheveux blonds lui donnaient même une allure de fille, douce et agréable. Pas celle d'un policier telle qu'on se l'imagine généralement. Pour se donner un aspect sans doute plus viril, il s'était laissé pousser une petite moustache dont la couleur tirait sur le roux. « Un peu queue de vache », dirait Janine qui aimait cette expression. Un pantalon beige, une chemise bleue, une cravate de même couleur mais plus foncée avec des pois blancs et un veston de gros lainage, très sport, composaient son habillement. Dans l'ensemble, il avait l'air d'un tendre, d'un sentimental. Pourtant ses yeux, plutôt gris que bleus, avaient un regard incisif, pénétrant, qui pouvait certainement devenir dur.

— Lorsque vous êtes arrivé près du corps, vous n'avez rien trouvé à côté d'elle ? Sac à main par exemple ?

Sauvestre sursauta.

— Non, je n'y ai même pas pensé. Surtout n'allez pas croire que je l'ai pris, ce n'est pas mon genre.

Son interlocuteur eut un sourire.

— Allons, ne vous fâchez pas, je n'accuse personne. Je cherche à savoir, c'est tout. Généralement, les femmes possèdent un sac à main avec des tas de choses dedans. Parfois de l'argent et, moins souvent, des pièces d'identité. Pour le moment, nous n'avons rien. Alors je le note.

— Quelqu'un a pu passer avant moi et prendre le sac.

— Possible.

— Peut-être a-t-elle été victime d'un rôdeur qui l'a attaquée justement pour s'en emparer.

— J'y ai pensé, mais je ne le crois pas. Vous avez vu, elle a de beaux bijoux, une montre de valeur. Il ne les aurait pas oubliés. Et puis ces gens-là travaillent à coups de matraque et laissent sur place la personne qu'ils ont attaquée. Ils n'ont qu'une seule idée, c'est de foutre le camp au plus vite. Or, cette femme n'est pas venue se balader ici toute seule, surtout en pleine nuit. A mon avis, elle a été tuée ailleurs puis transportée à cet endroit. Pourquoi au bout de ce chemin ? Pourquoi le meurtrier ne l'a-t-il pas jetée dans la rivière ? On aurait pu croire à un accident, ou même à un suicide. Or, on dirait qu'elle a été déposée avec précaution, comme avec respect. Généralement, un assassin a hâte de se débarrasser du cadavre. Il le jette, le fait rouler dans l'herbe et déguerpit le plus rapidement possible. Là, rien de tout cela. C'est tout juste si on peut apercevoir la trace de deux ou trois pas. Il a dû la porter dans les bras et la déposer tout doucement.

— Il est venu en voiture ?

— Bien sûr, mais avec le temps sec on ne peut relever de traces de pneus. Il est certainement reparti en marche arrière jusqu'à l'entrée de la piscine. Là, c'est trop étroit, il ne pouvait pas faire demi-tour.

— Ce serait peut-être faisable mais il aurait roulé sur l'herbe et ça se verrait.

— Vous venez souvent à votre jardin, Monsieur Sauvestre ?

— Oui, tous les jours quand il fait beau.

— Hier ?

— Hier, j'en suis reparti à sept heures du soir.

— Bien. Et vous ne l'avez jamais vue se promener par ici, seule ou accompagnée ?

— Non. Vous savez, à part les jardiniers et leur famille, il n'y a que les amoureux qui font parfois des balades. En général, ce sont des jeunes qui viennent presque toujours de la piscine. Et puis, quand on bêche son jardin ou qu'on sème ses poireaux, on ne regarde pas beau-

coup les gens qui passent.

L'inspecteur se tourna vers le gardien qui lui avait téléphoné et qui commençait à montrer des signes d'impatience.

— Et vous, Monsieur Ledru ?

— Jamais vue, répondit l'interpellé. Les gens de cet âge ne fréquentent guère mon établissement.

— C'est vrai.

— Dites, j'ai pas mal de boulot et je suis déjà en retard, je peux m'en aller ?

Deux voitures qui arrivaient firent tourner la tête au policier qui ne répondit pas à la question. Elles s'arrêtèrent et il s'en alla au-devant des personnes qui en descendaient. Il les salua avec des marques de respect et d'empressement.

— Qui c'est ceux là ? demanda Ledru.

— Sûrement le Parquet. Je crois que c'est comme ça que ça doit être quand il y a crime.

— Oui, tout ça c'est bien gentil mais moi, j'ai du travail et c'est pas eux qui viendront le faire.

Sans hésiter, il profita de l'inattention des nouveaux arrivants pour sauter sur son vélo et s'en aller à toutes pédales.

Ils étaient trois : deux hommes et une femme. Si les deux premiers avaient la cinquantaine, la troisième ne devait pas dépasser les trente ans. Mais on sentait tout de suite qu'elle possédait de l'audace et du tempérament à revendre. Ce fut elle qui se dirigea la première vers le corps de la malheureuse et elle ne sourcilla même pas. Les deux hommes l'avaient suivie. Ils considérèrent la morte sans dire un mot.

— Elle est telle que Monsieur Sauvestre l'a trouvée ce matin en arrivant à son jardin, dit le jeune inspecteur.

Tous les trois tournèrent alors la tête vers le brave homme et le saluèrent d'une légère inclination de tête. Comme s'ils ne l'avaient pas découvert en arrivant.

« Drôles de gens », songea l'époux de Janine, je crois que je ferais mieux de m'occuper de mon jardin.

L'un des deux hommes sortit de sa poche un appareil photographi-

que et se mit à prendre des tas de photos de la morte et de son environnement. Lorsqu'il eut fini de mitrailler de tous côtés, l'autre s'approcha et la femme l'imita. Ils la touchèrent, la remuèrent dans tous les sens, s'efforçant de trouver ce qui avait pu entraîner la mort de la malheureuse : coups de feu, de poignard, de barre de fer ou même strangulation. ils ne découvrirent rien au premier examen.

L'inspecteur dégrafa le corsage. Le linge était soigné, recherché même. Il s'agissait sûrement d'une personne qui disposait d'une certaine aisance financière. Il fit glisser le soutien-gorge et la poitrine apparut : deux seins blancs aux bouts ambrés et déjà raidis par la mort. Deux seins qui avaient connu les joies de l'amour, peut-être de la maternité. Bientôt, ils allaient se désagréger, pourrir. C'est tout de même horrible, le destin.

— Aucune trace de violence par ici, dit l'inspecteur.

Il souleva la jupe. L'inconnue ne portait ni bas ni collant. La veille, le temps avait été chaud et elle avait dû estimer qu'elle pouvait sortir jambes nues. Son petit slip rose garni de dentelle cachait assez bien son intimité. C'était normal pour une femme de son âge. Les jeunes filles sont actuellement beaucoup moins pudiques.

Lucien Sauvestre détourna la tête. Il trouvait ça indiscret cette exhibition devant des hommes. Ça le gênait.

— Apparemment, dit la femme, on ne voit rien. Seul le légiste pourra nous dire comment elle est morte.

— On dirait une mort naturelle, répondit le plus âgé des deux hommes.

— Oui, mais pourquoi serait-elle ici ?

— Drogue, partie fine ?

— A son âge et vu son genre, ce serait bien étonnant. Elle a tout d'une honnête bourgeoise. Une de ces dames de la bonne société de Bourges.

Celui qui venait de parler et qui, aux yeux de Lucien Sauvestre, devait être le personnage le plus important des trois nouveaux arrivants, se tourna vers le retraité.

— C'est vous, monsieur, qui avez découvert le corps ?

— Oui.

— Et vous veniez pour travailler à votre jardin ?

— Exact, monsieur. Il est là, tout à côté.

En disant ces mots, il le montrait du doigt.

— Bien, bien. Et vous y venez souvent n'est-ce pas ?

— Presque tous les jours, comme je l'ai dit à monsieur l'inspecteur.

— Vous habitez loin d'ici ?

— Non, dans la rue de l'Observatoire de l'autre côté de la rivière.

— Oui, oui.

L'inspecteur crut bon d'intervenir.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais avant votre arrivée j'ai posé quelques questions au témoin et celui-ci m'a déclaré que le visage de la victime ne lui paraissait pas complètement inconnu.

— C'est seulement une impression, intervint le mari de Janine. Vous savez, il y a soixante ans que j'habite dans le même coin et que je viens presque tous les jours au marais. Au cours de tant d'années, on croise pas mal de gens. On ne se connaît pas, on ne se parle pas mais on devient tout de même des familiers. Cette femme-là est sensiblement de mon âge, peut-être un peu plus jeune. Alors, n'est-ce pas, je ne serais pas étonné de l'avoir croisée quelques fois sur ma route. Elle habiterait pas loin que ça ne m'étonnerait pas.

A ce moment, le radio-téléphone se mit à sonner. L'inspecteur se précipita.

— Allô, j'écoute.

— C'est toi Mougin ?

— Oui.

J'ai peut-être un renseignement au sujet de ta femme assassinée. A-t-elle une soixantaine d'années, des cheveux gris, une taille d'un mètre soixante environ et dans les cinquante kilos ?

— Oui, c'est à peu près cela.

— Elle pourrait porter une jupe bois de rose et un corsage blanc avec de la dentelle.

— C'est bien le signalement de la victime.

— Ouais. Eh bien, il doit s'agir d'une dame Micheline Ravier. Son

mari serait, sauf erreur, entrepreneur de serrurerie et habiterait trente rue de la Comète. C'est presque dans ton quartier. Il vient de me signaler la disparition de sa femme. Tu pourrais peut-être aller lui rendre visite.

— D'accord, merci. Salut.

Il raccrocha le téléphone et se tourna vers les autres.

— On me signale une disparition qui semble correspondre à la victime. Il pourrait s'agir d'une dame Micheline Ravier qui habiterait au trente de la rue de la Comète.

— La femme de l'entrepreneur ? interrogea Sauvestre.

— Vous la connaissez ?

Le brave homme regarda la malheureuse toujours allongée dans les orties. Il parla comme pour lui-même.

— Oh oui, c'est sûrement elle. Maintenant, je suis certain de la reconnaître. Il y a bien longtemps de cela, j'allais à l'école sup. et elle à la professionnelle. Parfois, garçons et filles, on se rencontrait. Son nom, c'était Micheline Beaumaison. Une jolie fille qui passait pour ne pas avoir froid aux yeux. Mais à cette époque et maintenant, c'est très différent. La pauvre, une triste fin !

Il tourna les talons pour mieux cacher son émotion.

— Allez, au revoir Messieurs, faut quand même que j'aille biner mes salades.

*
* *

L'inspecteur trouva facilement la rue de la Comète. Drôle de nom. Peut-être l'appellation voulait-elle évoquer la grande frousse de la fin de l'autre siècle quand les terriens avaient eu peur d'une collision entre leur planète et la fameuse comète qu'ils voyaient chaque nuit s'approcher de la terre. Il paraît que c'était extraordinaire à voir cette longue queue de feu qui brûlait dans le firmament.

La rue était effectivement située tout près de l'église et joignait la rue de l'Observatoire à la rue Jean-de-Berry.